

Mon compagnon de voyage

(Maxime Gorki)

Ce récit, écrit en 1894, parut à la fin de cette même année en feuilleton (en six épisodes) dans le Journal de Samara. Il fait donc partie des « œuvres de jeunesse » de Gorki, celles qui reflètent l'individualisme d'alors de l'auteur, curieux de tout et s'étant très tôt frotté au monde.

Le texte fut apprécié tant de Tolstoï – qui aimait son côté vécu, « non fabriqué » – que de Tchekhov, lequel conseillait justement à son ami Kouprine de voyager. À l'époque, Tchekhov et Gorki ne se connaissaient pas, leur correspondance débutera quelques années plus tard...

La traduction est parfois assez libre, tout en respectant le sens général du texte. J'ai par ailleurs renoncé à traduire le défaut de prononciation de Chakro, cette façon de « durcir » les voyelles, ce qui est à peu près impossible à rendre en français.

I

J'ai fait sa rencontre sur le port d'Odessa. Trois jours de suite, mon attention fut attirée par cette silhouette trapue et ramassée et ce visage de type oriental encadré d'une jolie barbiche. Je l'avais constamment devant moi : je le voyais se tenir pendant des heures sur le môle de granit, fourrant dans sa bouche le pommeau de sa canne et regardant mélancoliquement, de ses yeux noirs et fendus, l'eau trouble du port ; dix fois par jour, il passait à côté de moi de sa démarche d'homme insouciant. Qui était-ce ?... Je me mis à le suivre. Comme pour me taquiner, je l'avais de plus en plus souvent sous les yeux, et je finis par reconnaître de loin son costume à carreaux clair et à la mode, son chapeau noir, sa démarche nonchalante et son regard inexpressif, lassant. Sa présence était absolument inexplicable, ici, au port, au beau milieu des coups de sifflet des vapeurs et des locomotives, du tintement des chaînes et des cris des ouvriers, au sein de l'agitation frénétique du port, qui l'enveloppait de tous côtés. Les gens étaient tous préoccupés, épuisés, tous couraient dans la poussière, en sueur, criant et s'invectivant. Au milieu de cette effervescence laborieuse, cette étrange silhouette promenait lentement sa figure sans vie, en restant indifférent à tout et étranger à tous.

Enfin, le quatrième jour, à l'heure du déjeuner, je retombai sur lui et résolu de savoir coûte que coûte qui il était. M'étant installé non loin de lui avec une pastèque et du pain, je me mis à manger en l'observant et en cherchant la façon la plus délicate d'engager la conversation avec lui.

Il se tenait debout, serrant sur sa poitrine des coffrets de thé et regardant autour de lui sans but, ses doigts jouant sur sa canne comme sur une flûte.

Il était difficile à une sorte de gueux comme moi, avec ma sangle de débardeur sur l'épaule et noir de poussière de charbon comme j'étais, de héler tout bonnement ce gandin. Mais, à ma grande surprise, je vis qu'il ne me quittait pas des yeux, et que brûlait dans son regard une flamme d'une avidité animale et peu attrayante. Je jugeai que l'objet de mon attention était affamé, et, après un rapide coup d'œil à la ronde, je lui demandai à voix basse :

« Vous voulez manger ? »

Il tressaillit, eut un rictus découvrant une centaine de fortes dents serrées et avides et lui aussi jeta aux alentours un regard suspicieux.

Personne ne faisait attention à nous. Je lui passai alors la moitié de ma pastèque et un morceau de pain blanc. Il attrapa le tout et disparut, accroupi derrière des ballots de marchandises. Sa tête ressortait par moments, avec son chapeau tombé sur la nuque, découvrant un front hâlé et en sueur. Un grand sourire illuminait sa figure et il me faisait d'étranges clins d'œil, sans cesser de mâcher un seul instant. Lui faisant signe de m'attendre, j'allai acheter de la viande, revins, la lui donnai et me plaçai contre ses boîtes à thé de façon à cacher complètement l'élégant. Jusque là, il mangeait en jetant des regards carnassiers autour de lui, comme s'il craignait de se voir dérober un morceau ; il se mit alors à manger plus sereinement, avec cependant une telle rapidité et une telle voracité qu'observer cet être affamé commença à me causer une douleur, et je lui tournai le dos.

« Merci ! Merci beaucoup ! » dit-il en me secouant l'épaule, après quoi il s'empara de ma main, la serra comme dans une pince et la secoua aussi durement.

Cinq minutes plus tard, il en était à me parler de lui.

C'était un Géorgien, le prince Chakro Ptadzé, le fils d'un riche propriétaire de Koutaïssi¹ ; il travaillait comme employé de bureau dans une gare de Transcaucasie², et habitait avec un compatriote. Lequel s'était soudain évaporé en emportant l'argent et des objets précieux appartenant au prince Chakro, et ce dernier s'était lancé à sa poursuite. Ayant appris par hasard que l'autre avait pris un billet pour Batoum³, le prince Chakro s'y rendit. Pour y apprendre que son compatriote était parti à Odessa. Le prince Chakro avait alors pris le passeport d'un autre compatriote, un coiffeur du nom de Vano Svanidzé, du même âge que lui mais ne lui ressemblant guère, et fait route vers Odessa. Il y avait déclaré le vol à la police, on lui avait promis de rechercher le coupable, il avait attendu deux semaines et mangé tout son argent, et là, cela faisait deux jours qu'il ne s'était rien mis sous la dent.

J'écoutais son récit entremêlé de jurons, je le regardais et je le croyais, j'avais pitié de ce garçon - il était dans sa vingtième année, et, vu sa naïveté, on lui aurait donné moins. Il mentionnait souvent avec une profonde indignation l'amitié étroite qui les avaient liés, le voleur et lui, ce voleur qui lui avait dérobé des choses qui vaudraient sans doute à Chakro d'être égorgé par le poignard de son père, s'il ne les retrouvait pas. Je songeai que, si on ne lui venait pas en aide, ce jeune homme serait englouti par la ville vorace. Je savais que parfois des hasards insignifiants viennent grossir les rangs des va-nu-pieds. : le prince Chakro avait toutes les chances de choir dans cet état certes honorable, mais bien peu respecté. J'eus

envie de l'aider. Je proposai à Chakro d'aller demander un billet au chef de la police du port, mais il se troubla et me répondit qu'il n'irait pas. Pourquoi ? Il s'avéra qu'il n'avait pas payé sa chambre d'hôtel, et, lorsque quelqu'un lui avait réclamé l'argent, il l'avait frappé ; après quoi il s'était caché, et supposait à présent avec raison que la police ne lui adresserait pas de remerciements pour l'argent non payé, pas plus que pour le coup assené ; il ne se souvenait plus, du reste, si c'était seulement un coup ou deux, trois, voire quatre.

La situation se compliquait. Je décidai de travailler pour gagner assez d'argent pour payer son voyage jusqu'à Batoum, hélas ! cela demanderait du temps, car l'affamé Chakro mangeait comme quatre⁴.

À cette époque, par suite de la présence en abondance de gens affamés, les salaires journaliers, sur le port, avaient baissé, et, sur les quatre-vingts kopecks gagnés par jour, nous en mangions soixante à nous deux. Par ailleurs, avant même de rencontrer le prince, j'avais décidé d'aller en Crimée, et je n'avais pas envie de m'attarder à Odessa. Aussi proposai-je au prince Chakro de partir à pied avec moi, en convenant ce qui suit : si je ne lui trouvais pas de compagnon de route pour l'accompagner jusqu'à Tiflis⁵, je lui tiendrais compagnie moi-même ; dans le cas contraire, nous nous séparerions.

Le prince examina ses élégantes bottines, son chapeau, son pantalon, passa la main sur son blouson, réfléchit, poussa un soupir et finit par me donner son accord. Et nous voilà quittant Odessa, et en route vers Tiflis.

Notes

1. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kouta%C3%AFssi> : le petit royaume du coin avait été intégré, dans la première moitié du XIX^e siècle, à l'Empire russe.
2. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Transcaucasie>
3. Batoumi, depuis 1936 : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Batoumi>
4. Dans le texte : « au moins comme trois ». Ne soyons pas mesquin...
5. De nos jours Tbilissi : capitale de la Géorgie.

II

Lorsque nous arrivâmes à Kherson¹, je connaissais mon compagnon de voyage : un jeune homme naïf et sauvage, extrêmement primaire, gai quand il était rassasié, triste quand il avait faim, je le voyais comme un animal robuste et débonnaire.

En chemin, il m'avait parlé du Caucase, de la vie des propriétaires géorgiens, de leurs distractions et de leurs relations avec les paysans. Ses récits étaient intéressants, d'une beauté originale, mais ils étaient peu flatteurs pour lui. Voici ce qu'il m'avait raconté, par exemple :

Les voisins d'un riche prince se sont rendus chez lui pour festoyer ; ils ont bu du vin, mangé des brochettes de mouton avec du pilaf et des galettes de pain du Caucase, ensuite le prince les a amenés à ses écuries. on a sellé les chevaux. Le prince prend le meilleur et le lance dans les champs. Un cheval fougueux ! Les invités vantent son allure et sa rapidité, Le prince repart au galop, et voilà qu'un

paysan monté sur un cheval blanc le dépasse – le dépasse... en riant avec fierté. C'est la honte pour le prince, devant ses invités !... il fronce sévèrement les sourcils, appelle d'un geste le paysan, et lorsque l'autre s'est approché, il le décapite d'un coup de sabre et abat le cheval d'un coup de revolver dans l'oreille, après quoi il va déclarer cet acte aux autorités. On le condamne au bagne...

Chakro me le raconte en marquant de la compassion pour le prince. Je tente de lui démontrer que la compassion est ici déplacée, mais il me fait la leçon :

« Il y a beaucoup de paysans, et peu de princes. On ne doit pas condamner un prince pour un seul paysan. Un paysan, qu'est-ce que c'est ? Ça ! – il me montre une motte de terre. Tandis qu'un prince, c'est comme une étoile ! »

Nous discutons, il se fâche. Lorsqu'il est en colère, il a un rictus de loup et son visage devient pointu.

« Tais-toi, Maxime ! Tu ne connais pas la vie au Caucase ! » me crie-t-il.

Mes arguments étaient sans force en face de sa spontanéité, et ce qui me paraissait évident lui semblait ridicule. Lorsque je l'acculai dans une impasse en lui prouvant la supériorité de mon point de vue, il ne se perdait pas en réflexions, il me disait :

« Va vivre au Caucase. Tu verras que j'ai raison. Tout le monde fait cela, c'est bien la preuve qu'il faut s'y prendre ainsi. Pourquoi devrais-je te croire si tu es le seul à dire que ça ne va pas, alors que des milliers de gens disent le contraire ? »

Je me taisais alors, en comprenant qu'il ne faut pas opposer des phrases, mais des faits, à un homme convaincu que sa manière de vivre est, de toute façon, juste et légitime. Je me taisais, tandis que lui, clappant des lèvres, parlait de la vie au Caucase, pleine de beauté sauvage, de flamme et d'originalité. Ces récits, tout en éveillant mon intérêt jusqu'à m'enchanter, m'indignaient et m'affolaient par leur cruauté et leur culte de la richesse et de la force brute. Une fois, je lui demandai s'il connaissait ce qu'enseigne le Christ.

« Bien sûr ! » répondit-il en haussant les épaules.

Mais il s'avéra ensuite que voilà tout ce qu'il en savait : le Christ avait existé, il s'était opposé aux lois juives, et les Juifs l'avaient pour cela crucifié. Mais, comme il était Dieu, il n'avait pas péri sur la croix, il avait ressuscité au ciel, et il avait alors donné aux gens une nouvelle loi sur la vie...

« Quelle loi ? » demandai-je.

Il me regarda avec une perplexité railleuse et demanda :

« Tu es chrétien² ? Eh bien ! Moi aussi, je suis chrétien. Sur terre, presque tout le monde est chrétien. Alors, que demandes-tu ? Tu vois comment les gens vivent ?... C'est ça, la loi du Christ. »

Excité, je me mis à lui parler de la vie du Christ. Au début, il m'écouta consciencieusement, puis son attention faiblit peu à peu, et cela se termina par un bâillement.

En voyant que son cœur ne me suivait pas, je m'adressai de nouveau à son intelligence en lui parlant des avantages de l'entraide, des avantages du savoir, des avantages de la légalité, de toutes sortes d'avantages... Mais mes arguments s'effritaient et tombaient en poussière en heurtant le mur de sa conception du monde.

« Le fort est à lui-même sa propre loi ! Il n'a pas besoin d'apprendre et, même aveugle, il trouvera son chemin ! » me répliqua nonchalamment le prince Chakro.

Il restait fidèle à lui-même. Cela m'incitait à éprouver du respect pour lui ; mais il était sauvage, cruel, et je sentais par moments en moi une bouffée de haine envers Chakro. Cependant, je ne perdais pas l'espoir de trouver un point de contact entre nous, un terrain sur lequel nous pourrions nous retrouver et nous comprendre.

Nous avons traversé Perekop et nous approchions de laïla⁴. Je rêvais du rivage méridional de la Crimée, tandis que le prince, fredonnant d'étranges chansons à travers ses dents, restait renfrogné. Nous avons épuisé tout notre argent, et il n'y avait guère d'endroit où en gagner. Nous nous hâtions vers Féodossia⁵, à cette époque, les travaux de construction du port y débutaient.

Le prince me disait qu'il travaillerait lui aussi et que, après avoir gagné de l'argent, nous gagnerions Batoum par la mer⁶. Il connaissait plein de monde, là-bas, il pourrait tout de suite me trouver une place de concierge ou de gardien. Il me tapait sur l'épaule et me disait d'un air protecteur, en faisant claquer sa langue :

« Tu verras la vie que je te ferai mener ! Tsé, tsé ! Tu boiras autant de vin que tu voudras, et tu mangeras autant de mouton que tu voudras ! Tu épouseras une Géorgienne, une grosse Géorgienne, tsé, tsé, tsé !... Elle te fera cuire des galettes de pain, elle te donnera des enfants, des tas d'enfants, tsé, tsé ! »

Ce « tsé, tsé ! » commença par m'étonner, puis m'irrita, et finit par me rendre enragé et me donner le cafard. En Russie, on adresse ces cris aux porcs pour les faire venir, et au Caucase, ils expriment le ravissement, la compassion, le plaisir et le chagrin.

Le costume à la mode de Chakro était déjà passablement usé, et les coutures de ses bottines avaient craqué à maints endroits. Nous avons vendu sa canne et son chapeau à Kherson. Pour remplacer son chapeau, il avait acheté une vieille casquette d'employé des chemins de fer.

La première fois qu'il se la mit sur la tête, en l'inclinant sur son oreille, il me demanda :

« Elle me va ? C'est beau ? »

Notes

1. Kherson, au sud de l'Ukraine, a une histoire millénaire : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kherson>. Cette ville fut prise par la soldatesque russe au début de l'invasion poutinienne, puis reprise par les Ukrainiens. Elle est toujours cruellement bombardée de nos jours par les Russes, notamment au moyen de drones tueurs : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kherson>
Trois ans prisonnier des Russes, l'ex-maire de Kherson a récemment raconté son expérience, les traitements humiliants qu'il a subi, avec d'autres...
<https://www.svoboda.org/a/unizheniya-kruglosutochno-byvshiy-mer-hersona-o-plene-v-rossii/33544940.html>
<https://www.radiofrance.fr/franceinfo/podcasts/les-documents-franceinfo/guerre-en-ukraine-l-ex-maire-de-la-ville-ukrainienne-de-kherson-raconte-sa-detention-4484964>
2. Chakro prononce les mots en les déformant un peu, il a du mal avec le yod, la mouillure des voyelles : c'est difficile à rendre sans exagération. Bien sûr, le texte y perd en saveur...

3. https://fr.wikipedia.org/wiki/Isthme_de_Perekop Nous sommes maintenant en Crimée...
4. Région montagneuse et lieu d'alpage, en Crimée. Le terme vient du turc.
5. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9odosie>
6. Voir la note 3 du chapitre I : Batoumi est sur la mer Noire...

III

Nous étions donc en Crimée, nous avions dépassé Simféropol¹ et nous dirigions vers Ialta².

Je marchais, muet de ravissement devant la beauté de ce coin de terre caressé par la mer. Le prince soupirait, s'affligeait et, jetant autour de lui des regards tristes, s'efforçait de remplir son estomac vide à l'aide de baies étranges. Leurs qualités nutritives ne lui réussissaient pas toujours, et il me disait souvent avec un humour mordant :

« Si ça me retourne, comment avancerai-je ? Hein ? Dis-moi ? »

L'occasion de gagner quelque argent ne se présentait pas, et, n'ayant pas de quoi acheter du pain, nous nous nourrissions de fruits et d'espoirs. Mais Chakro commençait déjà à me reprocher ma paresse et à me traiter de « gobe-mouches », comme il disait. Il se montrait assez pesant, et m'accablait surtout de ses récits à propos de son appétit fabuleux. Il se trouvait que, ayant mangé à midi, pour son petit-déjeuner, « un p'tit agneau » accompagné de trois bouteilles de vin, il pouvait, sans effort particulier, avaler à deux heures, au déjeuner, trois assiettes de volaille en sauce ou de soupe à la viande³, une écuelle de pilaf, des brochettes de mouton, une pelletée de feuilles de vigne farcies, et encore plein de mets caucasiens les plus divers, cela en ingurgitant du vin à volonté. Il me racontait pendant des journées entières ses goûts et ses connaissances en matière de gastronomie — le tout en clapant des lèvres, les yeux ardents, les dents sorties et grinçantes, et en absorbant dans des déglutitions bruyantes sa salive d'affamé, les postillons s'envolant en abondance de sa bouche éloquente.

Un jour, non loin de Ialta, je m'embauchai pour débarrasser un verger de ses branches coupées, je me fis donner par avance mon salaire d'une journée, et j'achetai, avec ces cinquante kopecks, du pain et de la viande. Quand je rapportai mes achats, le jardinier m'appela et je m'en allai en laissant le tout à Chakro, qui avait refusé de travailler en prétextant un mal de tête. À mon retour, une heure plus tard, je pus me convaincre que Chakro, en parlant de son appétit, disait vrai : il ne restait pas une miette de ce que j'avais acheté. Ce n'était pas là une manière de bonne camaraderie, mais je ne dis rien - pour mon malheur, comme la suite le montra.

Ayant remarqué mon mutisme, Chakro l'exploita à sa façon. Ce fut le début de quelque chose d'étonnamment absurde. Je travaillais, et lui, refusant de travailler sous divers prétextes, mangeait, dormait et m'incitait à travailler encore. Je trouvais tristement comique de regarder ce gars en pleine santé ; lorsque je revenais, fatigué, ayant fini mon travail, vers le coin ombragé où il m'attendait, avec quelle avidité il me sondait du regard ! Mais ce qui était encore plus triste et plus vexant, c'était de le voir se moquer de moi parce que je travaillais. Il se

moquait, parce qu'il avait appris la mendicité. Au début, le voir mendier me gêna, ensuite, tandis que nous approchions d'un village tatar, je le vis se préparer à mendier. Pour ce faire, il s'appuyait sur une canne et traînait la jambe comme si elle le faisait souffrir – il savait que les Tatars, avares, ne donneraient rien à un gars en bonne santé. Je discutais avec lui, cherchant à lui faire honte de cette façon de gagner sa vie.

« Moi, je ne sais pas travailler ! » se contentait-il de répliquer.

Les aumônes qu'on lui faisait étaient chiches. Et moi, pendant ce temps-là, je commençais à me sentir moins bien. Le voyage devenait chaque jour plus difficile, et mes relations avec Chakro ne faisaient qu'empirer. Il exigeait maintenant avec insistance que je le nourrisse.

« Tu me conduis ? Eh bien, fais-le ! Puis-je aller si loin à pied, moi ? Je n'ai pas l'habitude. Je peux en mourir ! Tu veux m'épuiser, me tuer ? Que se passera-t-il si je meurs ? Ma mère versera des larmes, mon père aussi, et mes amis également ! Combien de larmes cela fera-t-il ?

J'écoutais ces propos sans me fâcher. À ce moment commençait à s'insinuer dans mon esprit une pensée étrange qui m'incitait à supporter tout cela. Tandis qu'il dormait, je demeurais assis à ses côtés, et, observant son visage calme et immobile, je me répétais, comme si je cherchais le fin mot d'une énigme :

« Mon compagnon de route... mon compagnon de route... »

Et, dans ma conscience, naissait parfois confusément l'idée que Chakro ne faisait qu'exercer son bon droit en exigeant de moi, avec tant d'assurance et d'audace, que je l'aide et me soucie de lui. Il y avait du caractère et de la force dans cette exigence. Il m'asservissait, je lui cédaï et l'étudiaï, j'observais chaque contraction de sa physionomie, en tentant de me figurer où il en était dans ce processus de conquête d'une autre personnalité, de mainmise sur autrui. Il se portait magnifiquement bien, fredonnait, dormait et se moquait de moi quand ça lui chantait. Il nous arrivait de nous séparer pour deux ou trois jours, partant dans des directions différentes ; je le fournissais en pain et en argent, lorsque j'en avais, et lui disais où m'attendre. Quand nous nous retrouvions, lui qui m'avait accompagné lors de mon départ avec bien des soupçons et une tristesse rageuse, il m'accueillait avec une joie triomphale et me disait toujours en riant :

« Je pensais que tu t'étais sauvé, que tu m'avais abandonné ! Ha, ha ha ! »

Je lui donnais à manger et lui racontais les beaux coins que j'avais vus ; une fois, en parlant de Bakhtchissaraï⁴, je mentionnai à ce propos le nom de Pouchkine⁵, et lui amenai les vers du poète – qui ne lui firent aucune impression.

« Eh, des vers ! Il faut des chansons, pas des vers ! Je connaissais un homme, un Géorgien, qui composait des chansons ! Et quelles chansons ! Quand il se mettait à chanter, aïe, aïe, aïe ! Il chantait d'une voix forte, très forte ! Comme si on lui retournait un poignard dans la gorge !... Il a égorgé le patron d'une taverne. Il est en Sibérie, maintenant. »

À chacun de mes retours vers lui, je baissais dans son estime, et il n'arrivait pas à me le cacher.

Nos affaires allaient mal. Je trouvais à peine de quoi gagner un rouble, un rouble et demi par semaine, et bien sûr, cela ne suffisait pas pour deux. Les retrouvailles avec Chakro ne se traduisaient pas par des économies de nourriture. Son estomac était un petit gouffre qui engloutissait tout indistinctement : aussi

bien le raisin que les melons, le poisson salé, le pain ou les fruits secs – et ce gouffre semblait, avec le temps, s'élargir et réclamer toujours plus de victimes.

Chakro se mit à me presser de quitter la Crimée, en me faisant judicieusement observer que l'automne était déjà là, et que nous avions encore pas mal de chemin à faire. J'en convins. J'avais déjà vu cette partie de la Crimée, et nous partîmes pour Féodossia⁶, avec l'espoir d'y « ramasser du pognon », ce dont nous manquions tant.

Nous étant éloignés d'une vingtaine de verstes⁷ d'Alouchta⁸, nous fîmes halte pour la nuit. J'avais persuadé Chakro de suivre le bord de mer : même si cela rallongeait le chemin, j'avais envie de respirer les senteurs marines. Nous allumâmes un feu de camp et nous étendîmes à côté. La soirée était magnifique. La mer d'un vert sombre venait battre la falaise en-dessous de nous ; en hauteur, le ciel bleu gardait un silence solennel, et les buissons et les arbres autour de nous bruissaient doucement. La lune se montra. Les arabesques du feuillage des platanes faisaient tomber des ombres. Un oiseau chantait, de façon sonore et provocante. Ses trilles argentés s'évanouissaient dans l'air rempli de la rumeur paisible et caressante des vagues, et lorsqu'ils disparaissaient, on entendait la stridulation nerveuse d'un insecte. Le feu brûlait gaiement, et les flammes faisaient comme un bouquet flamboyant de fleurs jaunes et rouges. Il faisait aussi naître des ombres qui sautaient joyeusement autour de nous, comme pour faire admirer leur vivacité à côté des ombres paresseuses dues à la lune. Le vaste horizon maritime était vide, le ciel au-dessus de nous parfaitement dégagé, et je me sentais au bord du monde, contemplant l'espace – cette énigme envoûtante pour l'âme... J'étais rempli d'un timide sentiment de proximité avec quelque chose d'immense, et mon cœur frémissait à en défaillir.

Chakro partit soudain d'un grand rire :

« Ha, ha, ha !... Tu as l'air complètement idiot ! Une vraie tête de mouton ! Ha, ha, ha ! »

Je fus effrayé, comme si un coup de tonnerre avait soudain éclaté juste au-dessus de moi. Mais c'était pire. C'était drôle, certes, mais comme c'était vexant !... Chakro, quant à lui, pleurait de rire ; je me sentais prêt à pleurer pour une autre raison. J'avais une pierre dans la gorge, je ne pouvais pas parler, et je le regardais d'un air sauvage, ce qui le faisait rire plus fort. Il se roulait par terre, le ventre rentré ; l'offense m'empêchait encore de reprendre mes esprits... C'était un affront pénible, que comprendront, j'espère, peu de gens, peut-être pour avoir eux-mêmes essuyé quelque chose de semblable, et ceux-là en ressentiront de nouveau la lourdeur en leur for intérieur.

« Arrête ! » m'écriai-je avec rage.

Il eut peur, tressaillit, sans pouvoir encore contenir les accès de rire qui, au paroxysme, le secouaient ; il gonfla les yeux, écarquilla les yeux, et éclata de rire à nouveau. Je me levai alors et m'éloignai de lui. Je marchai un long moment, sans réfléchir, presque inconscient, rempli du poison de l'offense. Je contemplais la nature tout autour de moi et lui déclarais silencieusement mon amour, l'amour ardent d'un homme un brin poète... mais elle, prenant la forme du visage de Chakro, riait de moi, à ma grande surprise ! J'aurais bien dressé l'acte d'accusation de la nature entière, de Chakro et de toutes les formes de vie, mais des pas rapides se firent entendre derrière moi.

« Ne sois pas fâché ! dit Chakro d'une voix gênée en m'effleurant l'épaule. Tu ne dis rien ? Je ne savais pas. »

Il parlait sur le ton timide d'un enfant ayant fait des siennes, et, malgré mon irritation, je ne pouvais pas ne pas voir sa figure pitoyable, aux traits comiquement déformés par la confusion et la peur.

« Je ne m'en prendrai plus à toi. Parole ! Jamais ! »

Il hochait la tête.

« Je te vois docile. Tu travailles, et tu ne me forces pas à travailler. Je me demande pourquoi. Il est donc bête comme un mouton... »

C'était sa façon de me consoler ! De me présenter ses excuses ! Évidemment, après de telles paroles de réconfort et de telles excuses, il ne me restait plus qu'à lui pardonner non seulement le passé, mais même l'avenir.

Une demi-heure après, il dormait à poings fermés, et j'étais assis à côté de lui, le regardant. Pendant son sommeil, même un homme fort paraît faible et sans défense. Chakro était pitoyable. Ses grosses lèvres et ses sourcils levés lui donnaient un visage enfantin, timidement étonné. Il respirait régulièrement, calmement, mais s'agitait par moment et délirait, demandant quelque chose en géorgien, en parlant vite. Autour de nous régnait ce silence plein de tension qui vous pousse toujours à vous attendre à quelque chose et qui, en se prolongeant, vous rendrait fou par ce calme absolu, cette absence de bruit, les mouvements s'y réduisant à des ombres vives⁹. Le doux bruissement des vagues ne parvenait pas jusqu'à nous : nous nous trouvions dans une sorte de creux couvert de broussailles et d'arbrisseaux tenaces, comme le pharynx poilu d'un animal pétrifié. En regardant Chakro, je songeais :

« C'est mon compagnon de voyage... Je puis l'abandonner ici, mais je ne peux pas me détacher de lui, car son nom est légion¹⁰... C'est le compagnon de ma vie... il m'accompagne jusqu'à la tombe... »

Féodossia déçut nos attentes. À notre arrivée, il s'y trouvait près de quatre cents personnes espérant, comme nous, trouver du travail, et contraints comme nous d'être réduits au rôle de spectateurs de la construction de la jetée. Travaillaient des Turcs, des Grecs, des Géorgiens, des gens de Smolensk ou de Poltava. Partout – aussi bien en ville qu'aux alentours – erraient par groupes des silhouettes grises, abattues, affamées, et des gueux d'Azov¹¹ et de Tauride¹².

Nous nous rendîmes à Kertch¹³.

Mon compagnon tenait sa parole et me laissait tranquille ; mais il avait une grosse faim, faisait claquer ses dents à la manière d'un loup en voyant quelqu'un manger, et m'effrayait en me décrivant la quantité de nourritures variées qu'il était prêt à dévorer. Depuis quelque temps, il commençait à se souvenir des femmes. D'abord en passant, avec des soupirs de regrets, puis plus fréquemment, avec des sourires avides d'Oriental ; à la fin, plus aucune créature de sexe féminin, quels qu'en fussent l'âge et l'apparence, ne pouvait passer à côté de lui sans qu'il me tînt quelque propos de philosophie pratique, en fait graveleuse, concernant tel ou tel aspect de sa personne. Il discourait sur les femmes si librement, avec une telle connaissance du sujet, et il les regardait d'un œil si étonnamment direct que je ne pouvais que cracher de dégoût. Une fois, je tentais de lui prouver qu'une femme était un être qui ne lui était nullement inférieur, mais, en voyant que non seulement mes considérations l'outrageaient, mais que l'humiliation que je lui

infligeais, de son point de vue, le rendait presque fou de rage, je cédai, renvoyant ma tentative à quand il serait repu.

En allant à Kertch, nous ne suivions plus le littoral, nous passions par la steppe en vue de raccourcir notre chemin ; nous n'avions dans notre besace qu'une galette d'orge dans les trois livres¹⁴, achetée à un Tatar avec notre dernière pièce de cinq kopecks. Les tentatives de Chakro de mendier du pain dans les villages n'avaient rien donné, on lui répondait brièvement : « Vous êtes nombreux !... » C'était là une grande vérité : en cette année pénible, le nombre de gens cherchant un morceau de pain était effrayant.

Mon compagnon de voyage ne pouvait souffrir les affamés lui faisant concurrence pour mendier. Ce qu'il gardait de forces vitales, en dépit de la difficulté du chemin et de la mauvaise nourriture, l'empêchaient d'acquiescer leur visage émacié et leur tournure pitoyable, sorte de perfection dont ils pouvaient s'enorgueillir à juste titre ; si bien qu'il disait, en les apercevant de loin :

« Les voilà encore ! Fi, fi, fi ! Qu'est-ce qu'ils ont à se balader ici ? Il n'y a pas de place, en Russie ? Je ne comprends pas ! Les Russes sont de vrais idiots ! »

Et lorsque je lui expliquais les raisons poussant ces idiots de Russes à parcourir la Crimée à la recherche de pain, il hochait la tête avec incrédulité, et répliquait :

« Je ne comprends pas ! Comment est-ce possible ? Chez nous, en Géorgie, on ne voit pas d'idioties pareilles ! »

Nous arrivâmes à Kertch tard le soir et il nous fallut passer la nuit sous une passerelle du quai des vapeurs. Cela ne nous gênait pas de nous cacher : nous savions qu'à Kertch, depuis peu de temps, on chassait les gens superflus, tous les va-nu-pieds, et nous craignions de tomber sur la police ; comme Chakro voyageait avec le passeport d'un autre, cela pouvait entraîner de sérieuses complications pour nous.

Les vagues du détroit nous aspergèrent généreusement d'embruns toute la nuit, nous sortîmes de dessous la passerelle à l'aube, mouillés et transis. Nous arpentâmes le bord de mer pendant une journée entière, en parvenant seulement à gagner dix kopecks que me donna la femme d'un pope pour lui avoir porté un sac de melons depuis le marché.

Il nous fallait traverser le détroit en direction de Taman¹⁵. J'eus beau demander, aucun batelier ne voulut nous prendre comme rameurs pour passer de l'autre côté. Ils étaient tous montés contre les va-nu-pieds qui avaient accompli, peu avant notre arrivée, des exploits en nombre, et ils nous rangeaient, non sans raison, dans la catégorie des gueux.

Quand le soir arriva, rageant contre notre déveine et en voulant à la terre entière, je me résolus à quelque chose d'un peu risqué, que je mis à exécution la nuit venue.

Notes

1. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Simferopol>
2. Quelques années plus tard, Gorki rendra visite à Tchékhev à Ialta, dans la maison que celui-ci s'est fait construire... https://fr.wikipedia.org/wiki/Datcha_Blanche
3. Je ne reproduis pas le nom des plats géorgiens, en outre écorchés par Chakro.
4. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Bakhtchyssara%C3%AF>

5. Pouchkine fut un temps envoyé par Nicolas Ier en relégation en Crimée. Il immortalisa l'endroit avec le poème *La fontaine de Bakhtchissarai*, paru en 1824.
6. Vers le détroit de Kertch, qui a fait parler de lui ces dernières années. Voir la note 13.
7. La verste faisait un peu moins de 1,1 km.
8. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Alouchta>
9. Sans garantie, la fin de la phrase me laisse perplexe.
10. Allusion aux démons de l'homme. Voir l'évangile de Marc, 5.
11. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Azov>
12. Ancien nom de la Crimée.
13. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kertch>
14. La livre russe (fount) faisait environ 450 grammes.
15. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Taman_\(Russie\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Taman_(Russie))

IV

De nuit, nous nous approchâmes sans bruit, Chakro et moi, du bateau de la douane, près duquel se tenaient trois embarcations attachées par des chaînes à des anneaux vissés dans le muret de pierre du quai. Il faisait noir, le vent soufflait, les embarcations se heurtaient, faisant tinter leurs chaînes... Je n'eus pas de mal à ébranler un anneau et à le faire sortir de la pierre.

Au-dessus de nous, à une hauteur de cinq archines¹, une sentinelle de la douane allait et venait en sifflotant à travers ses dents. Lorsqu'il s'arrêtait de notre côté, j'interrompais mon travail, mais c'était là une précaution superflue ; il ne pouvait imaginer qu'en bas se tenait un homme ayant de l'eau jusqu'à la gorge. De plus, les chaînes tintaient sans arrêt sans que j'y sois pour quelque chose. Chakro s'était déjà allongé au fond de la barque et me chuchotait quelque chose que le bruit des vagues m'empêchait de distinguer. J'avais l'anneau dans les mains... une vague emporta la barque, l'éloignant du rivage. Je tins la chaîne et nageai à côté de la barque, puis j'y grimpai. Nous enlevâmes deux lattes du plancher et, les plaçant dans les tolets en guise de rames, fîmes avancer notre barque...

Avec le jeu des vagues, Chakro, qui se tenait à l'arrière de l'embarcation, tantôt disparaissait à mes regards, s'écroulant avec la poupe, tantôt se retrouvait bien au-dessus de moi, me tombant presque dessus en criant. Je lui conseillai de ne pas crier, s'il ne voulait pas que la sentinelle nous entende. Il se tut. Je voyais une tache blanche à la place de sa figure. Il tenait le gouvernail. Il nous fallait parfois échanger les rôles, et nous déplacer dans l'embarcation nous faisait peur. Je lui criais comment redonner son équilibre à la barque, et il comprenait tout de suite, il le faisait aussi vite que s'il fût né marin. Les planches tenant lieu de rames m'aidaient peu. le vent nous soufflait à la poupe, et je me souciais peu de savoir dans quelle direction il nous poussait, veillant seulement à ce que notre proue restât en travers du détroit. C'était facile, car on voyait encore les lumières de Kertch. Les vagues nous rendaient visite en passant par-dessus bord, bruyantes et courroucées ; elles se faisaient plus hautes à mesure que nous avancions dans le détroit. Au loin se faisait déjà entendre un mugissement sauvage et menaçant. et l'embarcation filait de plus en plus vite, il était très difficile de maintenir le cap. Sans cesse, nous tombions dans de profonds creux et remontions sur des collines d'eau, tandis que la nuit devenait de plus en plus noire, les nuées descendant

toujours plus bas. À la poupe, les lumières furent avalées par les ténèbres, cela devint effrayant. On aurait dit que l'étendue d'eau furieuse était sans limites. On ne voyait rien que les vagues surgissant de l'obscurité. Elles me firent tomber de la main l'une des planches, je jetai l'autre au fond de la barque et me cramponnai au bord des deux mains. Chakro criait sauvagement à chaque fois que la barque bondissait vers le haut. Je me sentais pitoyable et impuissant dans cette obscurité, cerné par le courroux de l'élément qui m'assourdissait de sa clameur. Sans espoir au cœur, saisi d'un mauvais désespoir, je voyais seulement autour de moi ces vagues à la crinière blanchâtre se défaisant en éclaboussures salées, et les nuées au-dessus de ma tête, épaisses, échevelées, ressemblaient elles aussi à des vagues... Je comprenais une seule chose : tout ce qui m'entourait pouvait être incomparablement plus violent et plus effroyable encore, et cela me vexait de voir les éléments ne pas se déchaîner à ce point. La mort est inévitable. Mais cette loi impassible, nivelant tout, il est nécessaire de l'embellir d'une façon ou d'une autre, vu sa pénible rudesse. Entre périr dans les flammes et me noyer dans la fondrière d'un marais, je choisirais plutôt le premier, tout de même plus convenable, en quelque sorte...

.....;

« Hissons la voile ! cria Chakro.

— Où est-elle ? demandai-je.

— Mon caban...

— Lance-le ici. Ne lâche pas le gouvernail !

— Attrape ! »

Il me lança son caban. Tant bien que mal, en rampant dans le fond de la barque, j'arrachai une autre latte du plancher, la revêtis d'une des manches du solide vêtement, la plaçai dans le banc en la serrant avec mes jambes, et attrapai l'autre manche et un pan, du coup, de façon un peu surprenante... La barque sauta particulièrement haut, puis redescendit en vitesse, et je me retrouvai à l'eau, tenant le caban d'une main et, de l'autre me cramponnant au cordage tendu à l'extérieur de l'embarcation, le long du bord. Les vagues balayaient ma tête avec fracas, j'avalais l'eau salée et amère. J'en avais plein les oreilles, la bouche, le nez... Mes mains tenant fermement la corde, je montais et descendais dans l'eau, ma tête heurtant le bord ; ayant jeté le caban dans le fond de l'embarcation, je m'efforçai de sauter à bord. Au bout d'une dizaine de tentatives, je réussis à chevaucher la barque et vis aussitôt Chakro qui faisait des culbutes dans l'eau, accroché des deux mains à la corde que je venais de lâcher. Elle faisait le tour de l'embarcation, passée dans des anneaux de fer fixés aux bords.

« Vite ! » lui criai-je.

Il sauta au-dessus de l'eau et alla d'un seul coup s'étaler au fond de l'embarcation. Je l'attrapai, et nous nous retrouvâmes face contre face. J'étais à cheval sur la barque, les pieds passés dans la corde comme dans des étriers — mais c'était sans espoir : la première vague venue pouvait m'éjecter de ma selle. Chakro s'accrocha à mes genoux et fourra sa tête dans ma poitrine. Il tremblait de tout son corps et je sentais ses mâchoires claquer. Il fallait faire quelque chose ! Le fond de l'embarcation était glissant, comme huileux. Je dis à Chakro de se remettre à l'eau en se tenant à la corde, j'en ferais autant de l'autre côté. Pour toute réponse, il se mit à me pousser de la tête. Dansant sauvagement, les vagues nous sautaient dessus et nous traversaient sans arrêt, et nous nous retenions à grand-

peine ; le cordage me cisailait durement une jambe. Dans mon champ de vision, partout s'élevaient des montagnes d'eau qui disparaissaient avec fracas.

Je répétais ce que j'avais dit, sur le ton d'un ordre, cette fois. La tête de Chakro se mit à heurter ma poitrine encore plus fort. Il n'y avait pas un instant à perdre. Je détachais de mon corps ses deux mains, l'une après l'autre, et commençai à le pousser dans l'eau, en veillant à ce que ses mains agrippent la corde. Il se produisit alors quelque chose qui m'épouvanta plus que tout le reste cette nuit-là.

« Tu veux me noyer ? » murmura Chakro en me regardant bien en face.

C'était réellement effrayant ! Sa question l'était, encore davantage le ton sur lequel il la posait, cette humble soumission dans la voix qui implorait grâce, ce soupir final d'un homme n'ayant plus l'espoir d'échapper à son funeste destin. Mais le plus effrayant, c'étaient ses yeux, au milieu de son visage humide et d'une pâleur cadavérique !...

Je lui criai : « Accroche-toi ! »

Et je me glissai moi-même dans l'eau en me retenant à la corde. Ma jambe heurta quelque chose, me rendant dans un premier temps incapable de comprendre. Puis je compris. Et quelque chose de fulgurant s'alluma en moi, j'en fus enivré et me sentis d'une force jamais éprouvée jusqu'alors...

« Terre ! » criai-je.

Il se peut que les grands navigateurs, en découvrant de nouvelles terres, aient prononcé ce mot en y mettant plus de passion que moi, mais je doute qu'ils aient pu crier plus fort que moi. Chakro poussa un hurlement et se jeta à l'eau. Mais, tous les deux, nous perdîmes vite de notre enthousiasme : nous avions encore de l'eau jusqu'à la poitrine, et aucun rivage ne se manifestait réellement . Les vagues, ici, étaient plus faibles et ne sautaient plus, mais nous traversaient en roulant paresseusement. Heureusement, mes mains n'avaient pas lâché la barque. Chakro et moi nous tinrent à ses côtés, et, tenant chacun la corde sauveresse, avançâmes prudemment, en traînant la barque derrière nous.

Chakro marmonnait quelque chose et riait. Soucieux, je regardais autour de moi. Il faisait noir. Derrière nous et sur notre droite, le bruit des vagues était fort, devant nous et sur la gauche il était plus faible ; nous prîmes à gauche. Le sol était ferme, sableux, mais avec des trous partout ; parfois, nous ne touchions plus le fond, nous nagions en remuant nos jambes et une main, l'autre main tenant la barque ; parfois, nous n'avions de l'eau que jusqu'au genou. Chakro hurlait en tombant dans les trous, moi je tremblais de peur. Et soudain – sauvés ! Une lueur brillait devant nos yeux...

Chakro se mit à vociférer de toutes ses forces ; mais je me souvenais très bien que la barque était une embarcation relevant des autorités, et je m'empressai de le lui rappeler impérieusement. Il se tut, mais, quelques minutes après, se mit à sangloter, sans que je pusse le calmer – comment faire ?

Le niveau de l'eau baissait toujours. Nous en avions au genou... à la cheville... Nous tirions toujours la barque des autorités ; mais nous étions à bout de forces et l'abandonnâmes. Une souche noire se trouvait en travers de notre chemin. Nous sautâmes par-dessus – et nous tombâmes pieds nus dans des herbes piquantes. C'était douloureux, et c'était un manque d'hospitalité de la part du sol ferme, mais nous n'y fîmes pas attention et courûmes vers le feu. il était à une verste de nous et flambait gaiement, semblant nous accueillir en riant.

Notes

1. L'archine mesurait 0,71 m.

V

... Trois énormes chiens hirsutes, surgis de l'obscurité sans crier gare, se jetèrent sur nous. Chakro, sanglotant déjà convulsivement, poussa un hurlement et tomba par terre. Je lançai sur les chiens le caban mouillé et me penchai, ma main cherchant une pierre ou un bâton. Il n'y avait rien que l'herbe piquante. Les chiens repartaient avec ensemble à l'assaut. Mettant deux doigts dans ma bouche, je sifflai de toutes mes forces. Ils firent des bonds de côté, et l'on entendit à cet instant le bruit de pas et les voix de gens en train de courir.

Quelques minutes plus tard, nous étions assis près du feu de camp, en compagnie de quatre bergers vêtus de peaux de moutons retournées¹.

Deux d'entre eux étaient assis par terre et fumaient, un troisième – homme de haute taille à l'épaisse barbe noire et portant un bonnet de Cosaque² – se tenait debout derrière nous, appuyé sur une canne à l'énorme pommeau fait d'une racine ; le quatrième, un jeune gars aux cheveux châtain clair, aidait un Chakro encore éploré à se déshabiller. À cinq sagènes³ de nous, la terre était couverte, sur une grande étendue, d'une grosse couche de quelque chose d'épais, gris et ondulé, semblable à de la neige printanière ayant commencé à fondre. Ce n'était qu'en l'observant longuement et fixement que l'on pouvait distinguer les silhouettes des brebis, étroitement serrées les unes contre les autres. Elles étaient quelques milliers, pressées de sommeil et englouties par les ténèbres qui en faisaient une couche compacte, chaude et épaisse, recouvrant la steppe. Elles bêlaient par moments, plaintivement et craintivement...

Je faisais sécher le caban au-dessus du feu, tout en disant la vérité aux bergers, leur racontant la façon dont je m'étais procuré la barque.

« Et elle est où, cette barque ? » me demanda un vieillard chenu à la mine sévère, sans me quitter des yeux.

Je le lui dis.

« Va jeter un coup d'œil, Mikhal !... »

Mikhal – c'était l'homme à la barbe noire – se mit la canne sur l'épaule et alla au rivage.

Tremblant de froid, Chakro me demanda de lui passer le caban, réchauffé mais encore humide, mais le vieux dit :

« Attends ! Commence par courir un peu, pour te réchauffer le sang. Tourne autour du feu, allez ! »

Dans un premier temps, Chakro ne comprit pas, puis il s'arracha d'un coup de sa place et, tout nu, se mit à exécuter une danse sauvage, sautant et volant comme une balle au-dessus du feu, tournant sur lui-même, trépignant, criant à pleins poumons et gesticulant.

Le spectacle était comique. Deux bergers se roulaient par terre en riant à gorge déployée, tandis que le vieillard, le visage sérieux et impassible, essayait de battre

la mesure du talon, n'y parvenait pas mais, s'habituant à voir danser Chakro, sa tête se balançait et sa moustache frémissait, et il criait d'une voix de basse profonde :

« Gaï-ga ! C'est ça ! Gaï-ga ! Boum, boum ! »

Éclairé par la lueur du feu de camp, Chakro se tordait comme un serpent, sautait à cloche-pied, claquait des pieds, et son corps, brillant à la lumière du feu, était couvert de grosses gouttes de sueur qui semblaient rouges comme des gouttes de sang.

À présent, les trois bergers frappaient dans leurs mains, et moi, tremblant de froid, je me séchais près du feu et songeais que l'aventure que je venais de vivre aurait fait le bonheur de quelque admirateur de Cooper et de Jules Verne⁴ : un naufrage, des autochtones hospitaliers, une danse de sauvages autour d'un feu de camp...

Et voilà que Chakro était assis par terre, emmitoufflé dans son caban, il mange quelque chose en me regardant de ses yeux noirs, où étincelait quelque chose éveillant en moi un sentiment désagréable. Ses habits séchaient, accrochés à des bâtons fichés en terre près du feu. On me donna aussi du pain et du lard salé.

Mikhal revint et s'assit en silence à côté du vieux.

« Eh bien ? demanda celui-ci.

— Il y a bien une barque ! dit brièvement Mikhal.

— Elle ne va pas être emportée ?

— Non ! »

Et ils se turent tous, en me dévisageant.

« Alors, demanda Mikhal sans s'adresser à personne en particulier on les amène au village⁵, voir l'ataman⁶ ? »

On ne lui répondit pas. Chakro mangeait paisiblement.

« On peut les amener à l'ataman... et aussi aux douaniers... l'un comme l'autre, c'est très bien, dit le vieux après un temps de silence.

— Attends un peu, grand-père... » commençai-je.

Mais il ne fit pas attention à moi.

« Voilà ! Mikhal ! La barque est là-bas ?

— Tiens, bien sûr...

— Alors... la mer ne l'emporte pas ?

— Nan... du tout.

— Eh bien, qu'elle y reste. Demain, les bateliers iront jusqu'à Kertch et l'emmèneront avec eux. Pourquoi ne prendraient-ils pas une barque vide ? Hein ? Bon... À présent, vous...les gars en loques... Comment dire ?... Vous n'aviez pas peur, tous les deux ? Non ? Teu-teu !... Une demi-verste de plus et vous étiez à la mer. Qu'est-ce que vous auriez fait ? Hein ? Vous vous seriez noyés comme des haches, tous les deux !... Noyés tous les deux, voilà tout. »

Le vieillard se tut et me regarda, un sourire railleur dans sa moustache.

« Pourquoi tu ne dis rien, mon gars ? »

Il me fatiguait, avec ses raisonnements incompréhensibles, que je prenais pour des moqueries à notre égard.

« Moi, je t'écoute ! lançai-je avec dépit.

— Oui, et puis ? fit mine de s'intéresser le vieux.

— Et puis rien.

— Pourquoi me taquiner ? C'est convenable, ça, de taquiner un aîné ? »

Je me taisais.

— Tu ne veux plus manger ? reprit le vieux.

— Non.

— Eh bien, ne mange pas, si tu ne veux plus. Mais tu veux peut-être du pain pour la route ? »

Je tressaillis de joie, mais ne me trahis pas.

« Ça, je veux bien, dis-je tranquillement.

— Tiens donc !... Alors donnez-leur du pain et du lard pour la route... Quelque chose d'autre en plus, peut-être ? Donnez-leur.

— Ils vont donc partir ? » demanda Mikhal.

Les deux autres levèrent les yeux vers le vieillard.

« Pourquoi resteraient-ils avec nous ?

— Mais nous voulions les amener à l'ataman... ou aux douaniers, sinon... » déclara Mikhal, déçu.

— Qu'iraient-ils faire chez l'ataman ? Je crois qu'il n'ont rien à y faire. Ils peuvent y aller ensuite, si ça leur chante.

— Et pour la barque ? insista Mikhal.

— La barque ? répéta le vieux ? Eh bien, quoi, la barque ? Elle est là-bas ?

— Oui, répondit Mikhal.

— Eh bien, qu'elle y reste. Au matin, Ivachka la poussera au débarcadère... de là, ils la ramèneront à Kertch. Nous n'avons rien à faire de cette barque. »

Je regardais fixement le vieux berger, sans pouvoir déceler le moindre mouvement sur son visage flegmatique, hâlé et tanné par le vent, sur lequel sautaient les ombres venues du feu.

« Je ne voudrai pas commettre de péché par hasard, fléchit Mikhal.

— Si tu tiens ta langue, il ne sortira pas de péché de ta bouche. Quant à les amener à l'ataman, je crois que ce serait du souci aussi bien pour nous que pour eux. Nous devons nous occuper de nos affaires, et eux doivent s'en aller. Hé ! C'est loin, là où vous allez ? demanda le vieux, même si je le lui avais déjà dit où nous allions.

— Jusqu'à Tiflis⁷...

— Ça fait du chemin ! Alors, vois un peu, imagine que l'ataman les garde ; quand arriveront-ils donc ? Alors, mieux vaut qu'ils suivent leur route. Non ?

— Ben oui ! Qu'ils partent ! » acquiescèrent les compagnons du vieillard, tandis que lui, ayant lentement tenu ses propos, serrait les lèvres et les dévisageait tous en tortillant sa barbe grise.

« Eh bien, les gars, allez-y, que Dieu vous garde ! dit le vieux avec un grand geste de la main. La barque, nous la renverrons à sa place. D'accord ?

— Merci, grand-père, dis-je en retirant ma chapka.

— Merci pour quoi ?

— Merci, l'ami, merci ! répétais-je avec émotion.

— Mais pourquoi merci ? C'est vraiment étonnant ! Je dis : "Que Dieu vous garde !", et il me remercie ! Tu craignais quoi, que je t'envoie chez le diable ?

— Pardon, j'avais peur !... dis-je.

— Oh ! (le vieillard leva les sourcils) Pourquoi enverrais-je un homme sur une fausse route ? Il vaut mieux que je l'envoie sur le chemin que je suis moi-même. Nous nous retrouverons peut-être – comme des gens se connaissant déjà. Nous aurons peut-être à nous aider l'un l'autre... Au revoir ! »

Il retira son bonnet à poils en peau de mouton et s'inclina. Ses compagnons s'inclinèrent aussi. Nous leur demandâmes la direction d'Anapa⁹ et partîmes. Chakro riait...

Notes

1. La laine à l'intérieur : touloupes.
2. La papakha : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Papakha>
3. La sagène faisait trois archines, soit 2,13 m.
4. Les récits de Fennimore Cooper (ainsi que ceux de Thomas Mayne Reid) et ceux de Jules Verne, traduits, étaient extrêmement populaires en Russie à cette époque.
5. *Stanitsa*, village de Cosaques : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Stanitsa>
6. Chef, chez les Cosaques : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Ataman>
7. L'actuelle Tbilissi.
8. La formule utilisée est ukrainienne. Ces dialogues remplies d'interjections sont donnés sans garantie absolue...
9. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Anapa>

VI

« Qu'est-ce qui te fait rire ? » lui demandai-je.

J'étais encore sous le coup de l'admiration pour le vieux berger et son éthique, ainsi que sous le charme du vent frais d'avant l'aube, qui nous soufflait tout droit dans la poitrine ; j'étais aussi enchanté de voir que le ciel s'était dégagé, le soleil se montrerait bientôt dans ce ciel pur, et ce serait le début d'une belle et brillante journée...

Chakro me fit un clin d'œil matois et se mit à rire encore plus fort. Je souris à mon tour en entendant ce rire joyeux et sain. Après les deux ou trois heures que nous avons passées auprès du feu des bergers, et le pain savoureux accompagné de lard, il ne nous restait, de notre voyage éreintant, que de légères courbatures dans les jambes ; mais cette sensation ne nous empêchait pas d'être gais.

« Alors, qu'est-ce qui te fait rire ? Tu es content d'être resté en vie, c'est ça ? En vie et rassasié, qui plus est ! »

Chakro fit non de la tête, me poussa du coude, me fit une grimace, recommença à rire et finit par me dire, en baragouinant¹ quelque peu :

« Tu ne vois pas en quoi c'est drôle ? Non ? Tu vas l'apprendre ! Tu sais ce que j'aurais fait, si on nous avait amenés à l'ataman ? Tu ne sais pas ? J'aurais dit que tu voulais me noyer. Et je me serais mis à pleurer. Alors, on aurait eu pitié de moi, et on ne m'aurait pas mis en prison ! Tu comprends ? »

Je voulus d'abord y voir une plaisanterie, mais – hélas ! – il finit par me convaincre que c'était bien ce qu'il avait eu l'intention de faire. Il m'en convainquit si clairement et si solidement qu'au lieu de m'emporter contre lui et de lui reprocher son cynisme naïf, j'éprouvai envers lui un sentiment de profonde pitié. Que ressentir d'autre pour un homme qui te parle, avec un sourire lumineux et sur le ton de la sincérité la plus parfaite, de ses intentions de t'abattre ? Que faire de lui, s'il regarde cet acte comme une gentille et amusante blague ?

J'entrepris avec feu de montrer à Chakro toute l'immoralité de son dessein. Il répliqua très simplement que je voyais pas son intérêt à lui, que j'oubliais qu'il voyageait sous une fausse identité, et que ça ne lui vaudrait pas de louanges.

Une pensée cruelle me traversa soudain l'esprit...

« Attends un peu, dis-je, tu crois vraiment que j'ai réellement voulu te noyer ?

— Non... Je l'ai cru quand tu m'as poussé à l'eau, mais plus quand tu as sauté toi-même !

— Dieu soit loué ! m'exclamai-je. Eh bien, je te remercie !

— Ne me remercie pas ! C'est moi qui te dis merci ! Là-bas, près du feu, tu avais froid, j'avais froid... Ton caban², tu ne l'as pas pris pour toi, tu l'as fait sécher et tu me l'as donné, sans rien prendre pour toi. Alors, merci ! Je vois bien que tu es un très brave homme. Quand nous serons à Tiflis, tu seras récompensé pour tout. Je t'amènerai à mon père. Je dirai à mon père : «Voici un homme ! Donne-lui à boire et à manger, et moi, mets-moi à l'étable avec les ânes ! Voilà ce que je dirai ! Tu habiteras chez nous, tu seras jardinier, tu auras du vin et à manger autant que tu voudras !... Ah, ah, ah !... Tu seras très bien ! Ce sera très simple !... Tu boiras dans la même coupe que moi et mangeras dans le même plat !... »

Il me décrivit longuement et en détail les charmes de la vie qu'il me préparait chez lui à Tiflis. Moi, pendant ce temps-là, je songeais au grand malheur de ces gens qui, armés d'une morale nouvelle et de nouveaux désirs, se portent en avant, solitaires, et trouvent sur leur chemin des compagnons fort différents et incapables de les comprendre... Elle est pénible, la vie de ces solitaires ! Ils flottent au-dessus de la terre... Mais ils portent en eux comme les semences de nouvelles céréales, qui pourrissent rarement, tombées dans un terrain fertile...

Il faisait jour. Au loin, la mer brillait déjà d'un or rosâtre.

« J'ai sommeil ! » dit Chakro.

Nous nous arrê tâmes. Il s'allongea dans un creux façonné par le vent dans le sable sec non loin du rivage, et, la tête enveloppée du caban, s'endormit bientôt. Assis à côté de lui, je contemplais la mer.

Elle vivait sa vaste existence, pleine de mouvements puissants. Par bandes, les vagues déferlaient sur le bord de mer et s'écroulaient sur le sable qui chhuintait faiblement en absorbant l'eau. Secouant leur crinière blanche, l'avant-garde des vagues frappaient bruyamment de leur poitrail le rivage et reculaient, repoussées, tandis que d'autres venaient à leur rencontre, accourant pour les soutenir. S'étant fortement étreintes, dans l'écume et les embruns, elles déferlaient en nouveaux rouleaux sur le bord et le frappaient, désireuses d'élargir leur espace vital. De la ligne d'horizon au rivage, sur toute l'étendue de la mer, naissaient de telles vagues fortes et flexibles, et toutes avançaient en une masse compacte, étroitement unies par un même but... Le soleil éclairait de plus en plus brillamment leurs crêtes, qui prenaient dans le lointain, à l'horizon, une teinte sanguinolente. Pas une goutte ne disparaissait sans laisser de trace, dans ce mouvement titanesque de la masse liquide qui semblait animée d'un but conscient et s'efforçait d'y parvenir au moyen de ces larges frappes rythmées. Séduisante était la belle bravoure des vagues d'avant-garde, sautant d'un air de défi sur le rivage silencieux, et il était plaisant de voir venir à leur suite, avec un ensemble tranquille, la mer entière, la mer vigoureuse, déjà colorée par le soleil de toutes les teintes de l'arc-en-ciel, pleinement consciente de sa force et de sa beauté.

Au-delà du promontoire divisant les vagues, un énorme vapeur sortait en haute mer, se balançant avec importance sur la mer agitée, filant sur la crête des vagues qui se ruaient avec fureur contre ses flancs. Puissant et superbe, son métal étincelant au soleil, il aurait pu me faire penser, à un autre moment, à la fière création de gens soumettant les éléments... Mais, à côté de moi, était couché un homme-élément.

Notes

1. Voir la note 2 du chapitre II : Chakro prononce durement des voyelles mouillées en russe. C'est très difficile à rendre en français. Tout ce que je peux faire, c'est rendre son discours un peu maladroit.
2. Au chapitre IV, le caban était celui de Chakro...

VII

Nous marchions dans la région de Tersk¹. Chakro était tout ébouriffé et loqueteux à souhait, en plus il était diablement mauvais, bien qu'il ne souffrît pas de la faim, puisque l'argent ne manquait pas. Il était inapte à quelque travail que ce fût. Un jour, il avait essayé de se poster à côté d'une batteuse pour ratisser la paille et avait arrêté au bout d'une demi-journée, des ampoules plein les mains. Une autre fois, alors qu'on s'était mis à essoucher des taillis d'épine-du-Christ², il s'était arraché la peau du cou avec sa houe.

Nous avançons assez lentement : deux journées de travail³, une journée de marche. Chakro mangeait sans aucune retenue, et, sa gastronomie aidant, je ne pouvais pas mettre suffisamment d'argent de côté pour faire l'acquisition d'un costume, ou même d'une partie de costume. Quant aux parties de son costume à lui, ce n'était qu'une collection disparate de trous, tant bien que mal rapiécés à l'aide de bouts de tissu de toutes les couleurs.

Un jour, dans un village de Cosaques, il retira de ma besace, avec beaucoup de mal, cinq roubles que j'avais thésaurisés à son insu, et le soir, il fit son apparition, dans la maison où je m'occupais du potager, ivre, en compagnie d'une grosse dondon cosaque qui me salua de la sorte :

« Bonjour, maudit hérétique ! »

Et lorsque je lui demandai, étonné par l'épithète, pourquoi j'étais un hérétique, elle me répondit avec aplomb :

« Mais parce que, espèce de diable, tu défends à ce gars d'aimer les femmes ! Comment peux-tu le défendre, quelle loi te permet cela ?... Anathème, va !... »

Chakro se tenait à côté d'elle et opinait de la tête. Il était très soûl et, lorsqu'il bougeait, il titubait en se déhanchant. Sa lèvre inférieure pendait. Ses yeux éteints me fixaient avec un entêtement absurde.

« Hé, toi, qu'est-ce que t'as à écarquiller les yeux sur nous Donne-lui l'argent ! s'écria la vaillante bonne femme.

— Quel argent ? m'étonnai-je.

— Allez, donne-le ! Autrement, je t'amène à l'unité ! Donne-lui les cent-cinquante roubles que tu lui as pris à Odessa ! »

Que devais-je faire ? Cette diablesse aux yeux ivres pouvait en effet se rendre à l'izba de l'unité militaire, et alors les autorités du village, sévères pour toute espèce de gens du voyage, nous arrêteraient. Dieu sait ce qui pouvait en résulter pour moi et pour Chakro ! J'entrepris alors de circonvenir la bonne femme avec diplomatie, ce qui, bien sûr, ne demanda pas de gros efforts. À l'aide de trois bouteilles de vin, je réussis à l'apaiser. Elle s'affala par terre au milieu des pastèques, et s'endormit. Je couchai Chakro et, le lendemain de bonne heure, nous quittâmes lui et moi le village des Cosaques, laissant la bonne femme au milieu des pastèques.

À moitié malade, ayant mal aux cheveux, le visage gonflé et chiffonné, Chakro n'en finissait pas de cracher et de pousser d'atroces soupirs. Il ne répondit pas à mes tentatives d'engager la conversation, se contentant de secouer sa tête hirsute, comme un mouton.

Nous suivions un sentier étroit, de petits serpents rouges y rampaient, se tortillant sous nos pieds. Le silence régnant aux alentours nous plongeait dans une somnolence rêveuse. Dans le ciel, de noirs essaims de nuages nous suivaient lentement. Fusionnant entre eux, ils en vinrent à couvrir le ciel entier derrière nous, cependant que, devant nous, ce même ciel restait dégagé, bien qu'on y vît déjà courir quelques flocons nuageux qui nous dépassaient avec rapidité. Le tonnerre grondait au loin, et ses grognements se rapprochaient sans cesse. Des gouttes de pluie tombaient. L'herbe bruissait en émettant un son métallique.

Nous ne pouvions nous abriter nulle part. Il fit soudainsombre, et le bruissement de l'herbe devint plus fort, effrayant. Le tonnerre éclata et les nuées tremblèrent, prenant une teinte bleu foncé. Une grosse pluie se mit à tomber à torrents, tandis que les coups de tonnerre se succédaient en roulant dans la steppe désertique. L'herbe frappée par le vent et la pluie se couchait sur le sol. Tout tremblait, s'agitait. Les éclairs aveuglants déchiraient les nuages... Dans leur lueur bleutée se dessinait au loin une chaîne de montagnes brillant de lueurs d'un bleu vif, d'une froideur d'argent et disparaissant, entre deux éclairs, comme si elle venait de s'effondrer dans un gouffre sombre. Cela grondait et tressaillait de partout, les sons se repoussaient et renaissaient. On eût dit que le ciel trouble et furieux se nettoyait par le feu de sa poussière et de toutes sortes de saletés remontées jusqu'à lui depuis la terre, et la terre semblait trembler d'effroi devant le courroux du ciel.

Chakro grognait comme un chien effrayé. Moi, j'étais gai, Je me sentais soulevé au-dessus de l'ordinaire, en observant la puissance lugubre de ce spectacle d'un orage dans la steppe. Cet admirable chaos était captivant et disposait à l'héroïsme, en remplissant l'âme de l'harmonie de l'orage...

Et j'eus envie d'y prendre part, d'exprimer de quelque façon l'enthousiasme que je ressentais, dont je débordais, même, devant cette force. la flamme bleutée qui s'était emparée du ciel paraissait aussi brûler dans ma poitrine ; alors, comment exprimer ma haute émotion et mon enthousiasme ? Je me mis à chanter de toutes mes forces. Le tonnerre grondait, les éclairs scintillaient, l'herbe bruissait, et moi je chantais, et je me sentais en pleine affinité avec tous ces sons... C'était extravagant ; mais c'était excusable, puisque je ne faisais de tort à personne, excepté à moi. La tempête en mer et l'orage dans la steppe ! Je ne connais pas de phénomènes naturels plus grandioses.

Je criais donc, fermement convaincu que ma conduite ne dérangeait personne et que je n'obligerai personne à critiquer sévèrement mon comportement. Mais on me tira subitement la jambe avec force, et je m'assis à mon corps défendant dans une mare...

Chakro me regardait en face, avec des yeux très sérieux et montrant de la colère.

« Tu es devenu fou ? Non ? Vraiment ? Alors, tais-ais-toi ! Arrête de crier ! Ou je vais te rompre le gosier ! C'est compris ? »

Surpris, je commençai par lui demander en quoi je le dérangeais...

« Tu me fais peur ! Tu comprends ? Ça tonne : c'est la voix de Dieu, et toi tu gueules... À quoi penses-tu ? »

Je lui déclarai que j'avais le droit de chanter si j'en avais envie, tout comme lui.

« Mais je n'en ai pas envie ! dit-il, péremptoire.

— Eh bien, ne chante pas ! acquiesçai-je.

— Toi non plus, ne chante pas ! me recommanda Chakro.

— Si, je me sens mieux...

— Écoute un peu. Qu'est-ce que tu crois ? dit rageusement Chakro. Tu es qui ? Tu as une maison ? Tu as une mère ? Un père ? De la famille ? De la terre ? Tu es qui, sur terre ? tu te crois un homme ? Moi, je suis un homme ! J'ai tout, moi ! (Il se frappa la poitrine.) Je suis un prince !... Et toi... tu n'es rien ! Rien du tout ! Moi, on me connaît à Koutaïssi⁴, à Tiflis !... Tu saisis ? Ne t'oppose pas à moi ! Si tu es à mon service, tu auras de quoi être satisfait ! Je te paierai dix fois le prix ! Tu fais ainsi ? Tu ne peux pas faire autrement ; tu as dit toi-même que Dieu commande d'être au service de tous, sans chercher de récompense ! Je te récompenserai, moi ! Pourquoi me tourmentes-tu ? Tu veux me faire peur ? Tu veux que je sois comme toi ? Ce n'est pas bien ! Ah, ah, ah !... Pouah, pouah !... »

Il parlait, clapait des lèvres, reniflait, soupirait... Je le regardais bien en face, bouche bée. Il déversait visiblement devant moi toute l'indignation, tout le ressentiment et tout le mécontentement accumulés contre moi pendant tout notre voyage. Pour être plus convaincant, il m'enfonçait un doigt dans la poitrine et me secouait l'épaule et, dans les passages les plus violents, pesait sur moi de toute sa masse. La pluie nous tombait dessus, le tonnerre grondait sans arrêt, et Chakro, pour se faire mieux entendre, criait de toutes ses forces.

Le tragi-comique de ma situation m'apparut plus clairement que tout le reste, et me fit éclater d'un rire énorme...

Chakro cracha et se détourna.

Notes

1. Dans le nord du Caucase.

2. https://fr.wikipedia.org/wiki/Ziziphus_spina-christi

3. Gorki est le seul à travailler, on le savait déjà et c'est sous-entendu ici.

4. Voir le chapitre I, et la note 1 de ce chapitre.

... Plus nous approchions de Tiflis, plus Chakro se montrait sombre et concentré. Quelque chose de nouveau était apparu sur son visage émacié mais immobile. Non loin de Vladikavkaz¹, nous passâmes dans un *aoul*² tcherkess³ et nous fîmes embaucher pour la récolte du maïs. Après avoir travaillé deux jours au milieu de Tcherkesses ne parlant quasiment pas le russe, se moquant sans cesse de nous et nous invectivant dans leur langue, nous décidâmes de quitter l'*aoul*, effrayés par l'hostilité contre nous qui montait parmi les villageois. Alors que nous en étions écartés d'une dizaine de verstes, Chakro sortit brusquement de son sein un rouleau de mousseline lesghienne³ et me le montra d'un air solennel, en s'exclamant :

« Plus besoin de travailler ! On vendra ça et on achètera tout ! Ça suffira jusqu'à Tiflis ! Tu saisis ? »

Follement indigné, j'attrapai la mousseline, la jetai de côté et regardai derrière nous. Les Tcherkesses ne plaisantent pas. Peu auparavant, nous avions entendu les Cosaques raconter l'histoire suivante : un va-nu-pieds était parti de l'*aoul* où il travaillait en emportant une cuiller en fer. Les Tcherkesses le rattrapèrent, le fouillèrent, trouvèrent sur lui la cuiller, lui ouvrirent le ventre avec un poignard et fourrèrent la cuiller profondément dans la blessure, après quoi ils repartirent tranquillement, le laissant dans la steppe, où les Cosaques l'avaient découvert à demi-mort. Il leur raconta ce qui s'était passé, et mourut sur le chemin menant à la *stanitsa*⁵. Les Cosaques nous avaient plus d'une fois mis en garde contre les Tcherkesses, en racontant des histoires édifiantes comme celle-ci : je ne voyais pas de raison de ne pas y croire.

Je me mis à le rappeler à Chakro. Il se tenait debout devant moi et m'écoutait, et soudain, toujours silencieux, il eut un rictus et, plissant les yeux, il me sauta dessus comme un chat. Nous nous battîmes pour de bon quelques minutes, et pour finir, Chakro me cria rageusement :

« Assez ! »

Fourbus, nous gardâmes longtemps le silence, assis l'un en face de l'autre... Chakro regarda à regret du côté où j'avais balancé la mousseline, et déclara :

« Pourquoi se battre ? Fi, fi, fi ! C'est très bête. Est-ce que je t'ai volé quelque chose à toi ? Qu'est-ce que tu regrettes ? Que j'ai volé... Toi, tu travailles, moi je ne sais pas... Que pouvais-je faire ? Je voulais t'aider... »

Je tentai de lui expliquer ce qu'était le vol...

« Tais-toi, s'il te plaît ! Tu as une tête de bois... » me dit-il avec mépris.

Et il m'expliqua :

« Si c'était pour ne pas mourir, tu volerais, non ? » Bon ! Et là, c'est une vie, pour nous ? Tais-toi ! »

Pour ne pas l'irriter de nouveau, je gardai le silence. C'était son deuxième vol. Auparavant, quand nous étions à Tchernomorié⁶, il avait dérobé à des pêcheurs grecs un trébuchet⁷. Nous avions déjà failli nous battre.

« Eh bien, nous avançons ? » dit-il plus tard, alors que nous nous étions calmés, avions fait la paix et nous étions reposés.

Nous nous remîmes en marche. De jour en jour, il devenait plus sombre et me regardait d'une façon étrange, par en-dessous. Un jour, alors que nous avions franchi la passe de Darial⁸ et descendions de Goudaouri⁹, il me dit :

« Nous arriverons à Tiflis dans un jour ou deux. »

Il fit claquer sa langue – Tsé, tsé ! –, et s'épanouit complètement.

« J'arriverai à la maison : où j'étais ? En voyage ! J'irai aux bains... aha ! Je mangerai beaucoup... ah oui, beaucoup ! Je dirai à ma mère que j'ai bien faim. Je demanderai à mon père de me pardonner. Je lui dirai que j'ai vu bien des choses, bien des chagrins, la vie ! Les va-nu-pieds sont de braves gens ! Quand j'en rencontrerai un, je lui donnerai un rouble, je l'amènerai à la taverne et je lui dirai de boire du vin, que moi aussi, j'ai été un va-nu-pieds ! Je parlerai de toi à mon père... Je lui dirai que tu as été comme un grand frère pour moi... Que tu m'as appris des choses. Que tu m'as battu, espèce de chien !... Que tu m'as nourri. Maintenant, je lui dirai, à toi de le nourrir. Nourris-le pendant un an ! Pendant un an ! Tu entends, Maxime ? »

J'aimais l'écouter quand il parlait de la sorte ; dans ces moments-là, il avait un air simple et enfantin. Ce genre de propos m'intéressaient aussi du fait que je ne connaissais personne à Tiflis, et que l'hiver approchait : à Goudaouri, nous avions déjà essuyé une tempête de neige. Je comptais un peu sur Chakro.

Nous marchions vite : nous voilà déjà à Mtskheta¹⁰, l'antique capitale de l'Ibérie¹¹. Nous serions à Tiflis le lendemain.

De loin déjà, à cinq verstes de distance environ, j'apercevais la capitale du Caucase, serrée entre deux montagnes. La fin du voyage ! J'étais content, Chakro se montrait indifférent. Il regardait devant lui, les yeux inexpressifs, et crachait sur le côté une salive d'homme affamé, en se tenant le ventre à tout bout de champ avec une grimace de souffrance. Cela venait de l'imprudence qu'il avait eue, en mangeant des carottes crues arrachées en chemin.

« Tu t'imagines que moi, un prince géorgien, je vais me montrer dans ma ville en plein jour, dans cet état, sale et déguenillé ? Non-on !... Nous allons attendre le soir. Halte ! »

Nous nous assîmes en bas du mur de quelque bâtiment vide, et, ayant roulé chacun notre dernière cigarette, fumâmes en frissonnant de froid. De la route militaire géorgienne¹² soufflait un vent rude et coupant. Chakro fredonnait à travers ses dents une chanson triste... Je songeais à une chambre chauffée et à d'autres avantages de la vie sédentaire par rapport à la vie nomade.

« Allons-y ! » déclara Chakro en se levant, le visage déterminé. Il commençait à faire sombre. La ville allumait ses lumières. C'était beau : l'une après l'autre se mettaient à sauter les lueurs sortant de l'obscurité enveloppant la vallée où se cachait la ville.

« Écoute ! Tu vas me donner ton *bachlyk*¹³, pour que je me couvre la tête avec... autrement, des amis pourraient me reconnaître... »

Je lui passai le capuchon. Nous voilà marchant rue Olguinskaïa¹⁴. Chakro sifflote d'un air résolu.

« Maxime ! Tu vois l'arrêt de l'omnibus – *Pont Vériski*¹⁵ ? Attends-moi là ! Attends-moi, s'il te plaît ! Je vais aller voir quelqu'un et m'enquérir des miens, mon père, ma mère... »

« Pas trop longtemps ?

— Je reviens tout de suite ! Un instant !... »

Il se faufila en vitesse dans une ruelle étroite et sombre et y disparut – pour toujours.

Je n'ai jamais revu cet homme, mon compagnon de route pendant près de quatre mois, mais je repense souvent à lui, c'est un bon souvenir qui me fait rire gaiement.

Il m'a appris bien des choses qu'on ne trouve pas dans les gros volumes in-folio rédigés par les sages – car la sagesse de la vie est toujours plus vaste et plus profonde que celle des hommes.

Notes

1. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Vladikavkaz>
2. Village fortifié du Caucase : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Aoul>
3. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Tcherkesses>
4. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Lezghien>
5. Rappel : c'est un village de Cosaques. Voir le chapitre V, note 5.
6. Près de Krasnodar.
7. Petite balance pour vérifier le poids des monnaies.
8. https://fr.wikipedia.org/wiki/Passe_de_Darial
9. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Goudaouri>
10. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Mtskh%C3%A9ta>
11. https://fr.wikipedia.org/wiki/Royaume_d%27Ib%C3%A9rie
12. https://fr.wikipedia.org/wiki/Route_militaire_g%C3%A9orgienne
13. Capuchon du Caucase : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Bachlyk>
14. Rue d'Olga : <https://aidatiflis7.livejournal.com/66129.html>
15. Construit de 1880 à 1883. Pont de la Foi, d'après le nom du quartier. Noms ultérieurs, successivement : pont Staline, pont Elbakhidzé, de nouveau pont Vériski, et enfin pont Galaction Tabidzé (poète géorgien).